NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

114 N° 2 1992

# Écriture, Tradition, Corps livré

Pierre GARDEIL

p. 251 - 260

https://www.nrt.be/en/articles/ecriture-tradition-corps-livre-170

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

# Écriture, Tradition, Corps livré

Voici une douzaine d'années, nous proposions aux lecteurs de la *NRT* une réflexion sur le sacrifice et sur le rapport de la mort du Seigneur à l'Eucharistie[1]. Réflexion, disions-nous, d'un philosophe de village, plutôt que d'un théologien de profession. Mais un regard mitoyen ne peut-il pas quelquefois faire apparaître ce qu'on ne voit bien ni du dedans ni du dehors ?

Ledit philosophe, en tous cas, prenait acte de la révolution intellectuelle inaugurée par René Girard[2], dont la critique du concept de dieu, plus radicale que toute déconstruction connue, tient son effet désacralisant de la Révélation du Père en Jésus-Christ. En Jésus-Christ dans sa Passion : l'innocence du Crucifié (la Sainte Face !) rend vain à jamais le stratagème sacrificiel, dont l'efficacité reposait sur la croyance en la culpabilité des victimes.

Quand la mathématique change, la physique n'est pas loin de changer aussi. Quand la philosophie ne tient plus dans ses chausses, la théologie stagnera-t-elle dans ses outres ? La critique girardienne rendait urgente (d'une urgence qui n'a pu qu'augmenter !) une réflexion nouvelle sur l'Eucharistie. Mieux : elle la rendait possible, pensions-nous, encore que René Girard n'ait pas lui-même esquissé ce renouvellement. Mieux encore (et c'est une condition de sa recevabilité) : les vues que nous soumettions au lecteur se trouvaient

---

1. Cf. *Le christianisme est-il une religion du sacrifice ?*, dans *NRT* 100 (1978) 341-358 ; *La Cène et la Croix*, dans *NRT* 101 (1979) 676-698.

2. Cf. chez Grasset : *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961) — *La Violence et le Sacré* (1972) — *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (1978). Et, plus récemment, toujours chez Grasset : *Le bouc émissaire* (1982) — *La route antique des hommes pervers* (1985) — *Shakespeare, les feux de l'envie* (1990). Cf. aussi *Critiques dans un souterrain* (Lausanne, L'âge d'homme, 1976).

On notera que René Girard a choisi de se tenir, dans ses écrits, à l'intérieur d'une science anthropologique qui ne présuppose aucunement la foi chrétienne, comme le fait très légitimement la théologie positive, mais qui en implique finalement les données comme conditions de lisibilité des phénomènes. La démarche est analogue à celle de Teilhard de Chardin écrivant *Le phénomène humain*. Dans un cas comme dans l'autre, les reproches de positivisme, ou de scientisme, seraient immérités. Mais il est vrai que l'un et l'autre donnent à penser au théologien, même si celui-ci a le droit, et éventuellement le devoir, de faire preuve à leur égard d'esprit critique.

particulièrement congruentes[3] aux grands textes néotestamentaires sur le sujet, des récits de la Cène au discours sur le Pain de Vie et à la prédication enthousiaste de l'Apôtre. Nous croyons d'ailleurs que ces vues expriment, naturellement, ce que la piété eucharistique des grands spirituels a toujours fait et senti. (Et la piété des saints n'est-elle pas institutrice, selon la règle du *lex orandi lex credendi ?*) Elles expriment sans doute aussi une intuition présente chez les Pères, comme en témoigne la formule d'Origène que nous avions mise en exergue de « La Cène et la Croix » : *Ubi peccata, ibi multitudo.* L'œuvre de la rédemption est bien celle de l'unité, dont l'Eucharistie nous donne et la réalité et le signe.

Sans récrire ces articles, auxquels nous nous permettons de renvoyer le lecteur, prenons acte ici de leur trajet.

## I. - De la Croix à la Cène

Jésus-Christ renverse les idoles, filles du sacrifice ; par sa seule et parfaite sainteté, il disperse la superbe des constructions cultuelles (donc culturelles, donc sociales) fondées sur l'émission victimaire et qui constituent, de l'origine jusqu'à Lui, la ruse qui détourne du groupe en la dirigeant sur un seul — *mimêsis* de l'antagoniste — la violence née de la *mimêsis* d'appropriation. Minée par la révélation de la Croix (« Lui n'a rien fait de mal »), la sacralité s'effrite, les barrières tombent, l'appropriation du monde devient possible ; mais, la vertu du stratagème dissipée, l'homme est en proie à la rivalité sans frein ni écran protecteur — l'angoisse moderne —, sauf déconstruction du désir lui-même par conversion de l'envie en amour. La Croix met au jour le péché du sacrifice ; les Béatitudes dénoncent le péché du désir.

Cependant, on ne se convertit pas par ses seules forces. Puisque le multiple ne peut produire l'Un, l'Un se fait multiple[4], visitant « les enfers ». « Si tu savais le don de Dieu... » Nous nous quittons (nous-

3. Et beaucoup plus qu'une représentation anciennement répandue du salut, selon laquelle celui-ci serait obtenu par l'offrande d'une victime infinie à un dieu qu'irrite une offense infinie. Cette représentation, aujourd'hui abandonnée, laisse la sotériologie dans le malaise d'un certain vide, que masque mal le trop-plein des mots.

4. Dans le même esprit, cf. S. KIERKEGAARD, *Miettes philosophiques*, « Le dieu comme maître et sauveur », Paris, Le caillou blanc, 1947, p. 62-72 : « Si donc on ne peut arriver à l'unité par un relèvement, il faut bien essayer de l'obtenir par un abaissement. »

mêmes ou les uns les autres, c'est l'unique péché), alors Il se quitte ; nous nous séparons, Il se sépare. Corps livré pour la nourriture de la foule, Sang versé pour la soif de la multitude, Il est fait péché par nous, soit émiettement-aspersion. Pour être avec nous, quand nous ne sommes plus avec nous. Il offre, non sa mort, mais sa volonté à la volonté du Père, qui est que nul ne se perde des fils au Fils confiés. Devenant pain et vin, à l'infini divisibles, il devient présence « réelle », soit en même temps présence véritable et parfaite humilité : dans cette « chose » devant nous, muette, commune, appropriable, nous contemplons la démesure de l'Amour qui nous poursuit. Dans le même temps (qui passe le temps), la « chose » est transsubstantiée par la visitation du sublime, et l'Eucharistie est d'un unique trait l'extrême servitude d'un Amour sans défense et la fleur de la créature nouvelle, les arrhes du monde transfiguré, où le Seigneur sera tout en tous.

La vieille conception sacrificielle entre mal dans ce nouvel habit ; encore plus mal laisse-t-elle comprendre le rapport de la Cène à la Croix. Il faut sans doute mieux entendre qu'on ne l'a fait parfois la notion difficile de « satisfaction vicaire » ; quant au « sacrifice non sanglant », le concept en est-il vraiment nécessaire ? L'unique mort du Christ est présente à chaque messe, ou plutôt chaque messe nous y rend présents. (Comment ? Je ne sais, Dieu le sait. Notre ignorance au sujet du temps est-elle si difficile à reconnaître ?) Et il est vrai de dire que le Seigneur a satisfait à la place du pécheur, quant à la peine due pour le péché ; mais c'est par le terrible chemin parcouru pour venir jusqu'à nous (si long chemin ! *Quaerens me sedisti lassus...*), et non par je ne sais quelle offrande d'une proie offerte à l'apaisement de la colère divine ! Ayant au Père offert sa volonté, Il accomplit la volonté du Père (qui est notre salut, non sa mort) et va nous chercher là où nous sommes ; ainsi c'est à nous, en notre faveur, pour la vie du monde, qu'Il se donne Lui-même en pâture.

Les textes parlent de Corps et Sang donné ou répandu « pour vous ». Les prépositions *peri* (Matthieu) et *hyper* (Marc et Luc) ne donnent aucunement à ce « pour » la signification d'un « à votre place ». Leur sens est beaucoup plus large, comme le sens du « pour » français, qui les traduit si bien. On n'aurait pas eu l'idée de comprendre de cette façon (Corps et Sang offerts à votre place), si la vieille conception de l'offrande au dieu irrité — et Girard nous a enseigné que le faux dieu n'est pas autre chose que cette offrande elle-même ! — n'avait été inscrite à l'intérieur des têtes par une **vicieuse et immémoriale coutume. Le même *hyper* figure d'ailleurs**

**dans saint Jean, au chapitre 6, lorsqu'il est question de chair livrée** « pour » la vie du monde. Lire « à la place de la vie du monde » serait ici privé de sens, même vicieux ! Précieuse (irrésistible) indication pour nous aider à comprendre sainement, et simplement, le « pour vous » des récits de l'Institution[5].

## II. - La messe, proclamation du salut

Quel est maintenant notre office à l'égard de ce Corps et de ce Sang ? En trois mots, discerner, manger, proclamer.

Discerner, dans la foi : *Ave verum corpus... vere passum !* Nous reconnaissons ici le vrai corps de la Passion, donné pour nous. La messe, suprême gravité.

Manger, mais pour une assimilation de notre être au sien. Manger, pour former par Lui, avec Lui et en Lui le pain unique. Manger, pour ressusciter avec Lui !

Proclamer. C'est le point que nous voudrions ici éclaircir. La communion proclame la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'Il vienne : ainsi elle fonde et résume l'annonce entière du salut.

Puisque, le Verbe s'étant fait chair, la chair s'est faite pain[6], puisqu'en terre de péché, où de fait Il est venu, Il ne pouvait plus venir que pour la miséricorde (à quelle voie étroite cela Le conduisait, nous le savons !), ne faut-il pas voir en effet dans ce Pain et ce Vin le principe de toute proclamation chrétienne dans sa double (et, pour l'heure, indépassable) connotation, d'être la Présence et l'Attente du Royaume ? Le mémorial du Corps livré et du Sang répandu est dès lors, à la fois, ce qu'il y a à dire, et la meilleure façon de le dire (« Viens et vois ! »).

Plutôt que le premier des sacrements, l'Eucharistie est le sacrement total, dont les autres tiennent leur condition intime de possibilité : aucune grâce en effet ne nous vient de Dieu que par les mérites de la Passion et de la Mort de Notre Seigneur. Et c'est cette

---

5. C'est l'un des rares points — mais il ne faut pas en sous-estimer la portée — où nous exprimerions une divergence avec le récent article de C. GIRAUDO, *Vers un traité de l'Eucharistie à la fois ancien et nouveau*, dans *NRT* 112 (1990) 870-887, si riche et si bienvenu de tant de façons.

6. On entendra la formule, naturellement, au sens mystérique : substantiellement, c'est le pain qui est changé dans la chair du Seigneur, qui pourtant n'a pas choisi au hasard de revêtir ces accidents-là, par quoi Il mérite d'être appelé notre pain, « le pain vivant descendu du ciel ».

Passion et cette Mort salutaires que notre âme reçoit, quand notre bouche accueille le Pain et le Vin dans la foi d'un cœur sincère. Le salut est tel : le Christ s'ensevelit avec nous, le Père nous ressuscitera avec Lui, mais déjà par Lui nous réhabilite. Le mémorial, réalité et signe, *res et sacramentum*, récapitule le bienheureux mystère de la foi, rend ce mystère, par chaque messe, présent à tous les moments de l'histoire, et emplit de son effet toutes les âmes que l'Esprit appelle à confesser Jésus Seigneur et Sauveur.

Et si la Croix est pour la restauration de la Cène (Girard se borne à dire qu'elle est pour la révélation du péché, par quoi son œuvre ne se donne que pour philosophique), le geste du prêtre qui nous rend présent le Corps du Seigneur, afin que nous en fassions notre nourriture, est l'acte suprême de la sacramentalité, dont les autres sacrements dirigent de façons diverses l'unique efficace. N'en excluons pas la réception de l'Esprit Saint, puisque c'est le dernier souffle qui nous Le donne — *emisit spiritum* —, comme si le Paraclet, qui se manifestera à la Pentecôte, naissance de l'Église, ne pouvait nous assister que parce que le Fils a tout donné en donnant sa vie, quand sur la croix l'Église fut conçue.

Cet Esprit chante en nous, célèbre entre nous, proclame hors de nous. Son kérygme annonce les *magnalia Dei*, soit la mort et la résurrection, dont chaque messe est la mémoire agissante. Tout enseignement doctrinal est subséquent à ce coup de trompette ; toute tradition s'enracine dans ce *traditum* premier ; toute Écriture, dans cette présence réelle.

*Sola scriptura*, peut-on répéter jusqu'à l'obstination. Mais l'enseignement le plus saint est moins saint que le regard d'amour qu'il consigne (« le Seigneur s'étant retourné regarda Pierre... »), la phrase la mieux déliée moins savoureuse qu'une communion de silence. Oui, Il est venu jusque-là. Livrant le Corps Il a tout livré, donné l'Esprit à l'Église, pour que l'Église proclame la Bonne Nouvelle du don surabondant qui nous rend à l'amitié inchangée du Père.

## III. - De la Tradition à l'Écriture

L'Église, « Jésus-Christ répandu et communiqué », est donc la Tradition elle-même, telle qu'elle va s'épanouir en cette précieuse Écriture. Mais, si vénérable soit-elle, l'Écriture n'est sa norme de foi que secondairement, puisque l'Église est, dans l'être de sa source, **plus grave que cette gravure, puisque l'inscription dans la chair**

désignation par les plaies de l'Agneau mystique (*Ecce homo*), précéda, et fonda, toute désignation par le langage.

L'être de l'Église, des élections à l'institution (selon les ministères et offices), de la Passion à la Pentecôte (selon le cortège des grâces), fut donné avant l'Écriture, sans l'Écriture, dans ce silence primordial, ténébreux, angélique, qui va de la nuit de Gethsémani au matin de Pâques, dans l'éblouissement polyphonique, joyeux, multiplié, qui va des langues de feu à toutes les langues des hommes. Protohistoire que notre histoire n'en finira jamais de monnayer...

Car l'Église battra monnaie un peu plus tard, en écus d'or : *logia* et paraboles, relations et discours, chiasmes et métonymies, traductions et commentaires, pour former un jour le corpus canonique des livres « reconnus ». Mais reconnus par quelle autorité, sinon la sienne ? Église en qui l'Esprit enfante les paroles disant le Verbe enseveli, que le Père fit surgir dans la gloire...

Ainsi il y avait de l'Église avant l'Écriture Nouvelle, mais il n'y eut jamais d'Église avant le Corps livré. Seulement des réunions incertaines, avec leurs points de vue... Et chacun donnait son opinion sur le Seigneur. Or Pierre — c'est son élection propre — fut inspiré avant le temps (comme Marie fut préservée avant l'heure, et par une semblable anticipation de la grâce) pour discerner et proclamer : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Il ne l'avait pas lu dans l'Écriture !... sauf comme attente, l'attente juive exprimant au fond l'attente d'un monde qui n'aurait pas su dire lui-même son indigence. Et Pierre désignera à ce monde — pas seulement aux Juifs, malgré qu'il en eût d'abord — ce Messie qui parlait avec autorité, et non à la manière des scribes. En même temps il confirmera la foi de ses frères, *usque in saeculum*. Par cette confirmation, l'ancienne Écriture sera renouvelée, non détruite, accomplie bien plutôt qu'abolie : nous y lirons les prémisses du don de Dieu.

Quand l'Église fera la Nouvelle Écriture, par l'assistance du même Esprit Saint qui inspire Pierre (et tout le collège apostolique — « qui vous écoute m'écoute »), c'est forcément le magistère qui tiendra la plume ; d'où l'autorité des textes, que nous ne songeons pas une seconde à récuser. Mais c'est donc bien à ce magistère qu'il faut se référer pour les comprendre[7], ce magistère organe du Corps en qui

7. Sinon, on est au péril d'osciller du littéralisme le plus sacralisant et le plus sot au libéralisme le plus dissolvant de la religion décaféinée. Les vertus de toute possible Réforme ne prendront leur salutaire effet que par liaison organique au Corps total.

nous est rendue la vie et comptable, devant ce même Corps, de l'usage de son charisme propre, qui inclut nécessairement le service de l'unité, et très accessoirement, selon le cours des pouvoirs humains, la centralisation administrative...

## IV. - La lumière et les ténèbres

Une telle ecclésiologie — paraîtra-t-elle passéiste ? — ne devrait pas souffrir l'accusation de juridisme, puisqu'on y présente l'Église comme sacrement. Et cette vue, bien au contraire, désacralise la lettre, c'est-à-dire fait cesser la séparation de la lettre et du Corps. Elle donne donc, tout naturellement, droit d'entrée à la critique, ce droit de regard sur les « textes sacrés », si longtemps mal toléré, avec pertes, fracas, et malaises subséquents.

L'Écriture elle-même avait pourtant tout dit en quelques mots sur la question : « La lettre tue, et l'esprit fait vivre. » Le Corps commande la lettre, non pour la changer, mais pour en référer chaque iota au sens plénier, soit à la vie du Tout, qui est le Sang ou le Souffle. La feuille est dans la vigne, non l'inverse. Et la feuille est morte, quand l'unique sève n'y circule plus.

Cette ouverture à la critique, qui s'est faite bon gré mal gré, n'est réellement possible que dans la liberté souveraine d'un Corps vivant. Et ce Corps n'a rien à craindre de ladite critique, puisque c'est son chef qui la rendit possible, Lui, le maître des lumières, qui d'avance balisa et définit leur trajet par la décision de l'Amour[8]. Quant à celui qui porte la lumière en dehors de la Lumière (son nom est légion, du XVIII[e] siècle jusqu'à nous — mais on l'appelle aussi justement Lucifer, premier théoricien d'une vaine révolte), il gémit de sa contradiction insupportable : pas d'intelligence possible hors de l'amour, pas d'amour possible hors du don du Père. Loin de la vigne meurent les sarments, qui ne sont plus bons qu'à être jetés au feu.

Pour montrer ces choses, Girard est insurpassable. Soit : comment se contorsionnent et se consument les dénonciations haineuses de la haine. Que l'Amour est la norme, comme il est la clarté. Qu'aucune prétention ne tient contre Lui (vrai sens du *Quis ut Deus ?*). Que les

8. Dans les articles cités ci-dessus, nous avons développé largement ce thème girardien d'un christianisme désacralisant, qui a rendu la science possible. Outre les ouvrages de René Girard, voir aussi à ce sujet M. SERRES, *Éléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas, 1989, p. 98.

athéismes démythologisants sont de furieuses remythologisations. Parce que la haine sépare, et fabrique donc sans cesse du mauvais sacré, qui équivaut à l'extériorité de la fausse transcendance ; on nomme justement celle-ci « ténèbres extérieures ».

La vraie lumière, celle qui éclaire tout homme, est du même mouvement intuition religieuse, raison métaphysique, entendement scientifique. Le christianisme est l'humanisme, ce qui ne donne aux chrétiens aucune espèce d'élévation (« Relève-toi, car moi aussi je suis un homme »), mais le commandement de la vigilance, et suppose que pas un de leurs motifs ne s'éloigne de la charité. De même pour les concepts qu'ils forment au sujet des révélations que Dieu leur donna. Pascal en marque brusquement le tour : « Tout ce qui ne va pas à la charité est figure. » Voilà qui met notre théologie à sa juste place de servante de la méditation et de la prière. En 1992, comme au temps de Gerson ou comme au temps de Marie-Madeleine, il vaut mieux sentir de la componction que d'en savoir la définition.

## V. - Suites liturgiques

Si maintenant la reconnaissance est, de notre côté, l'âme de la célébration, comme la miséricorde est du côté de Dieu le principe du pain et du vin transsubstantiés, il s'ensuit de grandes choses au sujet de l'acte liturgique lui-même. Car comment la manière de le poser pourrait-elle ne pas répondre au salut qu'il communique ? Comment la proclamation qu'il constitue pourrait-elle sans grave dommage se tromper de centre, et ainsi manquer à l'équilibre, ou se tromper de genre littéraire, et manquer à la convenance ? En un tel acte, l'écoute préliminaire de la Parole (où l'Ancien Testament est compris dans et par le Nouveau) doit disposer les cœurs au mémorial de la Chair et du Sang, non en confiner l'œuvre dans quelque appendice de la parlerie primordiale, bourrée de monitions, lectures, témoignages, intentions, commentaires...

Pour ce mémorial lui-même, le prêtre n'a surtout pas à lui donner l'allure narrative d'une ancienne histoire, dont l'efficacité se mesurerait à son pouvoir, déclamatoire ou explicatif, de conviction. Nous sommes au moment où le Corps est livré, où le Sang est versé, nous y sommes véritablement, dans la foi. Célébrant ou fidèles, que tout notre être se configure au don qu'il reçoit, autant que notre piété en est capable !

On l'a dit simplement, et fortement : la messe n'est pas l'endroit où l'on parle du Seigneur, la messe est le Seigneur. Et donc, rien n'y proclame mieux notre foi que notre silence, ou cette orchestration du silence qu'est la beauté : « Réconfortez-vous les uns les autres par des hymnes, des psaumes et des cantiques spirituels ! » La sainte Écriture est-elle, au fond du fond, autre chose que le répertoire de nos chants ? N'est-elle pas le don de l'Esprit rendant grâces en nous pour le don du Corps ? Jésus bénit Dieu en prenant le pain : c'est son Eucharistie à Lui. Il est moins important de la référer à tel usage juif antécédent que d'y lire l'anticipation du « non ma volonté, mais la tienne ». Car tout l'Ancien Testament en ce moment devient figure de la grâce, comme l'unique grâce est figure de la gloire. À cette gloire notre foi, notre espérance, notre amour, non à l'Écriture séparable du corps, cette Écriture dont l'instrumentalité passera avec l'usage, tandis que ne passera pas la Parole faite chair, et mort, et résurrection. (« Et ils Le reconnurent à la fraction du pain », comme saint Thomas à ses plaies.)

La sacralisation de la lettre relègue la tradition dans un clair-obscur de lumière douteuse, et de faible autorité. Mais sans Tradition, pas d'Écriture ! Et sans Corps livré, pas de Tradition ! (C'est pourquoi ma grand-mère tenait l'essentiel, elle qui allait à la messe, et n'avait pas lu la Bible.) Que tout nous conduise à ce Corps, afin qu'Il devienne le nôtre ! « Par Lui, avec Lui, et en Lui, à Toi Dieu le Père tout-puissant, tout honneur et toute gloire pour les siècles des siècles » : c'est notre Eucharistie à nous, notre prière de bénédiction.

Aussi est-ce par une dangereuse dérive que les mots tendent à remplacer les choses jusque dans le faire liturgique, l'Écriture devenant la seule Tradition recevable, en laquelle le *magnum mysterium* n'est plus lui-même qu'un « récit ». La mauvaise sacralité de la lettre séparée de l'esprit conduit à l'empire des mots séparés du rythme : c'est l'explication-application, qui décourage depuis tant de lustres la piété de tant de chrétiens, résignés à ne plus trouver à la messe que le reflet de leurs soucis ordinaires ou de leurs débats militants. « Ils ont enlevé le Seigneur et je ne sais où ils L'ont mis. »

Or le Seigneur est notre pâque, le Seigneur est notre paix. Son œuvre de réconciliation manifeste parmi nous son être d'harmonie, et en aucun « lieu » Il ne peut être connu mieux qu'à la messe, puisqu'à la messe se donne à voir le plus long chemin qu'ait fait l'Amour. Et l'épreuve de l'harmonie comble et déchire en même temps, selon qu'il nous est donné de le sentir dans ce qu'on appelle

**l'expérience esthétique. Il reste à montrer (ce serait la suite de notre** histoire, la même histoire) que ce sont là, non par hasard, les sentiments propres à l'Eucharistie, dont le parcours décrypte enfin ce que l'homme éprouve sans le connaître, lorsque le blesse la beauté. Dans le mouvement de l'immense à l'infime se reconnaît la visitation du Très Haut, de sorte que Jésus-Christ dans sa Passion et dans sa Mort est le véritable objet que toute œuvre d'art digne de ce nom ait, sans le savoir, jamais désigné.

Notre réflexion sur le Corps livré, principe de la liturgie, elle-même principe de la proclamation de la foi, nous fait regarder l'Écriture tout entière comme l'inépuisable réservoir de nos cantiques. Et cette réflexion s'ouvre d'elle-même sur le chapitre qui la suit : que la beauté liturgique n'est pas décorative mais substantielle, puisque, la liturgie étant la visibilité de notre réconciliation, nous ne pouvons y offrir rien d'autre, au Seigneur qui s'offre à nous, que cette bénédiction de reconnaissance, *sacrificium laudis*.

*F-32700 Lectoure* Pierre GARDEIL
Collège Saint-Jean

**Sommaire.** — Libre disciple de René Girard, l'auteur tente ici de mettre en perspective les instances de la Révélation : comment l'Écriture dépend de la Tradition, et celle-ci du Corps livré, *traditum* inaugural, fondateur de l'Église, et par là, en elle, du Nouveau Testament. Ces vues permettent tout à la fois d'accepter sereinement le regard critique sur les « textes sacrés » et, dans l'action liturgique, de subordonner la Parole au don transsubstantiel de la Vie. Elles ouvrent enfin la voie à une possible réflexion sur le rapport du don de Dieu à l'expérience esthétique, qui est peut-être aujourd'hui le lieu décisif d'une rencontre de la réflexion **philosophique avec la théologie.**